UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

BIOGRAPHIE
D'AONIO PALEARIO
RÉFORMATEUR ITALIEN DU XVI^e SIÈCLE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 25 novembre 1861, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

G. T. MENNERICH,

DE PARIS.

STRASBOURG,
TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.
1861.

A MES PARENTS,

Amour filial.

A M. VALLETTE,

PASTEUR A PARIS,

Hommage de respect et de gratitude.

G. T. MENNERICH.

A MM. LES PROFESSEURS BRUCH ET SCHMIDT,

Témoignage d'affection et de reconnaissance.

G. T. MENNERICH.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG ✻,
REUSS,
SCHMIDT,
} Professeurs de la Faculté.

M. BRUCH, Président de la soutenance.

MM. BRUCH,
FRITZ,
SCHMIDT,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

BIOGRAPHIE

D'AONIO PALEARIO

RÉFORMATEUR ITALIEN DU XVI^e^ SIÈCLE.

Introduction de la Réforme en Italie.

Si l'on envisage la Réformation comme une conséquence toute naturelle de la renaissance du quatorzième et du quinzième siècle, on peut s'étonner alors qu'elle n'ait pas eu son siége là où les études nouvelles prirent naissance. Salzo, dans son ouvrage sur le *Passé et l'avenir de la philologie*, p. 20 - 59, Leipzig 1835, attribue cette cause au caractère du peuple romain, à son habitude d'embrasser toutes les questions d'une manière superficielle, ne cherchant qu'un divertissement pour l'esprit et une nourriture pour son imagination frivole. Ce jugement nous paraît faux. Les esprits les plus distingués de l'Italie par leur culture et leur piété, dégoûtés des abominations qui avaient envahi le sanctuaire, embrassèrent la Réforme avec au moins autant de joie et d'espérance que leurs voisins les Allemands. Si l'on consulte son martyrologe, on y trouve de nombreux confesseurs qui affrontèrent les cachots de l'Inquisition, les flammes du bûcher, pour défendre la vérité au prix des plus grands sacrifices. La vie de notre réformateur italien, que nous désirons

esquisser, est une preuve que la semence de la bonne nouvelle n'avait pas été jetée en vain au milieu de ce peuple léger et frivole.

Si la Réforme italienne n'a pas pu prendre d'aussi fortes racines dans le Péninsule que dans le nord de l'Allemagne, il faut en chercher la cause dans l'ignorance et la superstition populaire, dans les moyens violents qu'employait la cour de Rome pour éteindre ce flambeau qui commençait à jeter ses rayons éclatants dans ces noires ténèbres où croupissait le peuple. L'Évangile, par sa vertu régénératrice, par sa puissance divine, s'adresse indifféremment à tous les peuples de la terre, et s'il rencontre de l'opposition, ce n'est que de la part de certains hommes qui, réunis en castes, veulent régner despotiquement, sans partage et pour toujours, sur toutes les intelligences. Quand on envisage d'une manière impartiale l'état moral et religieux dans lequel se trouvait alors le peuple italien, on peut s'étonner, non sans raison, que la doctrine évangélique ait encore pu faire autant de progrès qu'elle en a fait dans la Péninsule[1]. Un mouvement de réveil, de foi, de vie, se fit bientôt remarquer, plein de jeunesse et d'espérance, dans toutes les villes de l'Italie. Renée d'Este réunissait à Ferrare un grand nombre d'hommes lettrés; Naples comptait Juan Valdez, noble Espagnol, qui « fit périr à lui seul plus d'âmes que ne l'avaient fait, avant lui, des milliers de soldats hérétiques. » A Pavie les étudiants formaient une garde

[1] « Peu de personnes prirent le parti de Luther en Italie. Ce peuple ingénieux, occupé d'intrigues et de plaisirs, n'eut aucune part à ces troubles » (Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. CXXVIII). C'est une erreur dans laquelle plusieurs auteurs sont tombés.

autour de leur maître vénéré, Curio de Turin, et l'accompagnèrent dans la ville pour le protéger contre les manœuvres des inquisiteurs. Bernardino Ochino enflammait les populations des villes par les charmes de son éloquence chrétienne. On vit même des femmes de la noblesse faire le sacrifice des vanités du monde pour ne s'occuper que de l'Évangile et de ses progrès (Ranke, *Histoire des papes, au seizième et dix-septième siècle*).

Pour expliquer l'enthousiasme qui s'était emparé des esprits les plus distingués de la nation, on est allé jusqu'à dire, et on l'a répété souvent, que la Réformation avait trouvé un terrain préparé depuis longtemps, car l'on trouve même des preuves de cet esprit anti-papal des Italiens j'usque dans le moyen âge.

Les nombreux Cathares, dit-on, qui se trouvaient dans beaucoup de contrées, les Vaudois répandus dans les vallées du Piémont, certains passages des œuvres des poëtes et des historiens, tous ces faits réunis ensemble démontrent qu'on parlait déjà des abus de l'Église romaine avec une grande liberté. Dans les temps plus rapprochés de nous, on soutint que Dante Alighieri avait été un hérétique et un prédicateur de la secte des Cathares à Florence. Mais dès les premières années du seizième siècle, ces différentes sectes n'existaient déjà plus, il ne se trouva aucune trace de leurs doctrines, et lors même qu'on en eût rencontré, elles ne pouvaient rien avoir de commun avec celles de la Réformation. Les Vaudois, retirés dans les vallées tranquilles des Alpes, n'avaient aucune influence sur l'Église en général; les plaintes des poëtes se trouvaient bien dans toutes les bouches, mais elles n'étaient dirigées que sur des

faits extérieurs ou sur une certaine pression contre laquelle l'esprit libéral du peuple se révolta. Les prédications de Savonarole et de Barletta ne produisirent quelque effet que dans un cercle très-restreint; beaucoup les écoutèrent avec joie; il semblait qu'on dût seulement éprouver une certaine satisfaction, quand on entendait parler contre les mesures répressives qu'employait la cour de Rome; mais pour lutter contre une telle puissance, personne n'avait assez de courage: on recula devant les efforts et les sacrifices qu'il aurait fallu faire pour se débarrasser du joug qui pesait sur les consciences.

A l'époque de la renaissance des lettres en Italie, la corruption de l'Église romaine était tellement effrayante, que des personnes qui ne pensèrent nullement à se séparer de cette communion, s'en offusquèrent et jetèrent de grands cris à la vue d'un mal si profond et si général. Dante, dans son poëme immortel[1], porte des jugements sévères sur cet état de choses et sur les prétentions du pape.

Pétrarque et Boccace employèrent tout leur esprit et tout leur talent pour dévoiler les artifices du clergé et décrier ses vices, sans épargner ni les dignitaires de l'Église ni les souverains pontifes eux-mêmes. Laurent

[1] Voici ce passage, où le poëte affirme que Rome est la Babylone dont parle l'Apocalypse (*Inferno*, cant. 19, 18, 29, 32).

Quella, che con le sette teste nacque,
E da le diece corna hebb' argomento,
Fin che virtute al suo marito piacque.

Fatto v' havete Dio d' oro, e d' argento,
E che altr' è da voi al l'idolatre,
Se non ch' egli uno, e voi da n' orate cento?

de Valla, « qui ressuscita la littérature et rendit à l'éloquence italienne son antique splendeur [1], » écrivit contre la prétendue donation de Constantin et les nombreux abus des papes.

Jérôme Savonarole, moine de Florence, a aussi défendu la vérité avant l'époque de la Réformation, aussi quelques-uns l'ont-ils appelé le Luther de l'Italie[2]. Ce n'est pas ici le moment de prononcer un jugement sur cet homme si remarquable sous beaucoup de rapports; d'ailleurs, les opinions sont très-divergentes selon le point de vue auquel on se place: les uns l'ont représenté comme un fanatique ambitieux et un démagogue turbulent; les autres lui reprochent d'avoir excité le peuple contre les autorités civiles et ecclésiastiques pour satisfaire son ambition et humilier ses supérieurs. Toutefois il faut le reconnaître, malgré sa grande et belle âme, l'esprit de Savonarole a été imbu des superstitions de son siècle, et son imagination ardente l'a souvent conduit dans des écarts. Cependant les hommes impartiaux de son époque lui rendent un témoignage éclatant de la sainteté de ses mœurs, de son intégrité, de son patriotisme et de sa grande et noble éloquence[3]. Ses courageuses attaques le conduisirent au supplice du feu, 1498; malgré cette condamnation, quelques voix s'élevèrent et firent entendre leurs plaintes contre la corruption de la cour de Rome. Comme il nous est impossible d'entrer dans le détail des reproches qu'on adres-

[1] Erasmi, *Epist.*, lib. VII, p. 3.

[2] M. Flacii Illyrici, *Testes veritatis*, p. 890.

[3] Schelhorn, *Ergötzlichkeiten aus den Kirchen, Historie und Literatur*, t. Ier, p. 198. Sismondi parle de Savonarole avec impartialité (*Hist. des républiques italiennes*, t. XII, passim).

sait de tous côtés à cette dernière, nous nous bornerons à reproduire un tableau tracé par un auteur italien contemporain de la Réforme : « Ayant fondé leur domination temporelle sur cette base et par de tels moyens, peu à peu les papes perdirent de vue le salut des âmes et les préceptes de l'Évangile. Toutes leurs pensées se bornèrent aux grandeurs de ce monde. L'autorité spirituelle ne fut plus dans leurs mains qu'un moyen d'envahissement, et alors, négligeant leur titre d'évêques, ils voulurent jouer le rôle de princes séculiers. Dès ce moment, leur occupation ne fut plus de mener une vie sainte, d'étendre la religion, d'enseigner par leurs exemples la charité envers tous les hommes; il ne fut plus question que d'avoir des armées pour faire la guerre aux chrétiens et d'accumuler des trésors; bien plus, on les vit, l'esprit encore plein de leurs noirs projets, offrir avec des mains souillées de sang la victime sans tache. Pour se procurer de l'argent, de tous côtés on publia de nouveaux édits, on inventa de nouvelles ressources, on fulmina des censures spirituelles, et l'on eut pas honte de vendre tout, le sacré comme le profane, sans aucune distinction. D'immenses richesses amassées par ces moyens et distribuées à des courtisans amenèrent le luxe, la débauche, la licence et les désordres les plus révoltants; on ne prit plus aucun soin de maintenir la dignité du pontificat.

« Sans aucun égard pour ses successeurs, le pape régnant ne pensait qu'à illustrer ses fils, ses neveux et ses autres parents, non-seulement par des richesses énormes, mais par l'éclat des principautés et des couronnes. Au lieu de conférer les dignités ecclésiastiques et les pensions à des hommes vertueux et distingués par

leurs services, il les vendait au plus offrant ou les prodiguait à ceux qui promettaient de servir son ambition, son avarice et son goût pour le plaisir. Quoique tout cela eût affaibli dans les esprits tout le respect que l'on ressentait autrefois pour les papes, cependant leur autorité se soutenait par l'auguste influence du nom de religion, et en même temps par la facilité qu'ils avaient de servir les princes et les courtisans au moyen des dignités et priviléges ecclésiastiques qu'ils leur accordaient. Ils se sentaient forts du respect que les hommes portaient à leurs fonctions. Ils étaient assurés que ceux qui oseraient les attaquer encourraient l'animadversion générale, et s'exposeraient eux-mêmes à l'animadversion des autres provinces, sans espoir d'en retirer un avantage considérable; ils savaient que des papes victorieux dictent hardiment les conditions de paix, et que, même après une défaite, les expédients ne leur manquent pas pour se retirer sans trop de désavantage. Aussi s'abandonnèrent-ils à la passion d'agrandir leurs favoris, et pendant bien longtemps instruments de guerre et de discorde, ils embrasèrent l'Italie tout entière[1]. »

Malgré ce triste état de choses, la renaissance de la littérature classique, qui eut une si grande influence sur la nation, n'était pas véritablement une préparation à la Réforme en Italie; car chez le plus grand nombre d'humanistes, cette étude n'avait apporté qu'une indifférence religieuse, un scepticisme révoltant, au lieu de leur faire sentir le besoin d'étudier les doctrines chrétiennes. Une espèce de fanatisme pour l'antiquité s'em-

[1] Guicciardini, *Paralipomena, ex autographo Florentino recusita*, p. 46-48.

para de tous les esprits, les princes de l'Église, les moines et les professeurs ne recherchèrent que la beauté du langage et les douceurs d'une vie élégante; en chaire, au lieu de citer la Bible, on en appelait à Cicéron, à Virgile, à Platon, à Aristote; Jupiter et Vénus figuraient auprès du Christ; toute la théologie était enfermée dans la mythologie; l'incrédulité et l'immoralité étaient la conséquence d'une pareille tendance, qui n'eut d'influence que sur les choses extérieures. Pic de la Mirandole, Érasme, Luther racontent de nombreux faits de cette incrédulité qui, à la cour de Rome, peut-être même sur le siége papal, n'avait pas honte de se manifester[1]. Partout s'élevèrent des plaintes sur l'inconduite des ecclésiastiques et des laïques : « Si vous désirez vivre saintement, s'écrie le carmélite Baptiste de Mantoue, fuyez Rome, car tout est permis ici, hormis le bien[2]. » On pouvait déjà pressentir le retour d'un nouveau paganisme, qui s'emparerait des meilleurs esprits en cherchant à les entraîner dans une autre direction. C'est ce qui eut lieu, car de belles et nobles

[1] Pic de la Mirandole raconte entre autres : Nous nous souvenons d'un pape dont les hommes distingués croyaient qu'il ne l'était pas et qu'il n'aurait pu l'être, car ne croyant pas à Dieu il atteignit les dernières limites de l'incrédulité. La manière scandaleuse de se procurer la chaire papale au prix d'argent, ses vices comme ses discours démontrent assez ce qu'il était. J'ai entendu dire d'un autre pape qui l'avouait à un de ses favoris, qu'il ne croyait pas à l'immortalité de l'âme, mais qu'après sa mort il lui était apparu pour lui rapporter comment il avait appris dans les souffrances de l'enfer, que son âme vivrait éternellement (*De fide et ordine credendi*, *in Opp*, Bâle 1573, in-fol., t. II, p. 177).

[2] « *Vivere qui cupitis sancte, discedit Roma, omnia cum liceant, non licet esse bonum* » (*Silvæ in Opp.*, Paris 1513, in-fol., t. III, p. 168).

intelligences confondaient le christianisme et le catholicisme et ne cherchaient de repos que dans la philosophie de Platon et d'Aristote.

L'aristotélicien Pomponace s'exprimait ainsi en 1520 : « Le christianisme va en mourant et sa fin est proche; » Marsilio Ficino croyait que l'incrédulité triomphante ne pouvait pas être remplacée, et que la prédication d'une foi simple ne pourrait la détrôner, à moins que ce ne fût par l'enseignement d'une sage philosophie religieuse, et que le christianisme ne pouvait se démontrer s'il ne s'appuyait sur Platon. C'est ainsi que raisonnaient la plupart des philosophes et des savants de cette époque. Cependant, malgré tous les efforts de la philosophie, elle ne pouvait pas apporter un remède pour changer l'état des choses d'alors; il en fut de même du temps où l'empire romain tombait de toutes parts en lambeaux : elle montra son impuissance en face de ce peuple qui ne voyait d'autre délivrance à sa ruine que dans le secours d'une force extérieure. Que serait devenu pourtant l'Italie, ce beau et riche pays, si elle avait continué à se laisser éclairer par ce nouveau soleil qui brillait devant elle dans tout son éclat?

Déjà en 1520, les humanistes n'étaient plus les seuls maîtres qui dominaient l'Italie. Le triste spectacle qu'offrait l'incrédulité, la vie mondaine et frivole qu'on rencontrait surtout parmi les dignitaires de l'Église, avait produit chez plusieurs un retour salutaire sur eux-mêmes et avait éveillé des besoins religieux qui devinrent plus intenses; ils furent convaincus que ce n'était pas auprès des représentants de l'Église qu'on pouvait trouver le calme et le repos de l'âme. C'est dans ce sens qu'on peut dire que les humanistes italiens ont,

jusqu'à un certain point, secondé la Réforme en Italie. De très-bonne heure, les écrits de Luther et de Zwingle avaient franchi les Alpes et étaient favorablement accueillis par les savants italiens; des marchands qui voyageaient pour leur commerce portaient sur eux les écrits des réformateurs et racontaient en même temps ce qui se passait en Allemagne et en Suisse. La jeunesse d'Allemagne avait l'habitude d'aller finir son éducation, particulièrement dans les lois et la médecine, à Pavie, à Bologne et dans les autres Universités de l'Italie. Les Italiens, à leur tour, visitèrent l'Allemagne, dont la réputation littéraire croissait de jour en jour, quelques-uns vinrent jusqu'à Wittemberg, entraînés par la renommée de Mélanchthon, qui était regardé en Italie comme l'homme le plus savant. En 1527 on lisait les ouvrages de Luther à Pavie et en 1520 à Venise; dix ans après, l'inquisiteur de Ferrare et de Modène fit savoir au pape qu'il y avait dans ces localités et dans beaucoup d'autres encore un très-grand nombre d'hérétiques luthériens parmi le clergé et les laïques; à Bologne, à Vicence, à Trévise, il y en avait un certain nombre, et nous voyons même que les réformateurs allemands étaient en correspondance avec des savants de plusieurs endroits.

Les partisans les plus zélés de la papauté virent avec crainte et colère les progrès rapides que faisait la Réforme dans les principales villes de l'Italie. Le clergé et les moines surtout firent entendre des plaintes réitérées sur les dangers dont la hardiesse des réformateurs et l'accroissement des assemblées particulières menaçaient la foi catholique. Paul III demanda alors à Pierre Caraffa, ordinairement appelé le car-

dinal Théatin, nom d'un ordre religieux dont il était le fondateur, quel moyen il devrait employer pour combattre les progrès rapides des nouvelles idées. Le dévot et hypocrite cardinal, autrefois dominicain, lui répondit qu'il n'en connaissait pas d'autre que l'établissement de l'inquisition, seule digue capable d'arrêter les progrès du mal qui menaçait d'envahir toute l'Italie. Ignace de Loyola, qui se trouvait en ce moment à la cour papale, appuya ce projet. Le 21 juillet 1540[1], le pape lança la bulle qui fonda l'inquisition romaine, *congregatio sancti officii,* qui conférait à six cardinaux le titre et le droit d'inquisiteurs généraux de la foi, et les autorisait à juger en deçà et au delà des Alpes toutes les accusations d'hérésie. Caraffa, placé à leur tête, fit aussitôt fonctionner ce « Saint-Office » avec une sévérité sans exemple, guidé par la pensée qu'on ne devait user d'aucune tolérance envers l'hérésie. Cette mesure aussi rigoureuse qu'inattendue devait porter la mort aux développements de la Réformation italienne ; c'était une terrible épreuve qui allait faire connaître ceux qui étaient capables de supporter tous les sacrifices pour leur nouvelle foi. La prédication évangélique avait été acceptée par beaucoup avec un enthousiasme méridional ; mais à peine eurent-ils connu les intentions de Rome, qu'ils perdirent leur courage à la vue des persécutions qui les attendaient. La peur dispersa les membres des différentes réunions religieuses qui s'étaient formées dans les grandes villes de l'Italie. Carnefechi, Vittoria Colonna, Flaminio et autres se

[1] Quelques historiens indiquent la date du 1er avril 1573 (Limborch, *Hist. inquisitionis*, t. Ier, p. 151 ; Chandler, trad. de Llorente, *Hist. de l'inquis.*, t. II, p. 78).

réfugièrent dans le couvent à Orvieto. Les amis qui se trouvaient à Viterbe s'entretenaient volontiers du Sauveur; ils cherchèrent à s'édifier en lisant le traité *De imitatione Christi;* ils s'engagèrent à suivre Christ leur Maître en abandonnant tout ce qui les retenait encore au monde, et pourtant ils n'eurent pas assez de foi et d'énergie dans leurs principes pour secouer le joug humiliant qui pesait sur eux. Il leur était pénible de quitter la vie calme et paisible qu'on menait ordinairement chez certains cardinaux. C'était la même tendance quiétiste qui dominait à la cour de Marguerite de Navarre; on s'imaginait pouvoir nourrir de pareils sentiments en se tenant ainsi hors de l'Église; Flaminio regarda bien Jésus comme le Sauveur, mais il ne tarda pas à donner au pape le titre de vicaire de Dieu sur la terre.

Les mêmes symptômes se manifestèrent dans plusieurs localités. Là où la prédication de la justification de la foi avait jeté quelques germes dans les cœurs, à l'approche de la persécution on étouffa cette fermentation à cause des intérêts mondains qui étaient en jeu, ou bien encore par suite du manque de courage de persévérer dans le chemin dans lequel on s'était engagé. Plusieurs de ceux qui avaient été jusqu'ici les soutiens et les promoteurs de la Réforme furent les premiers à la mépriser, à la renier, en employant tous les moyens pour montrer leur attachement à la papauté : il en fut ainsi du cardinal Morone, de Modène. Pendant que les uns se voyaient surpris dans leurs illusions mystiques, croyant pouvoir s'arrêter à mi-chemin sans être obligés de déchirer l'unité de l'Église, et que les autres se soumettaient aux pratiques extérieures du culte catho-

lique, conservant pourtant en secret la bonne nouvelle qu'ils avaient connue, quelques esprits courageux et décidés étaient très-convaincus que la foi évangélique ne pourrait jamais entrer dans le système catholique romain. De ce nombre était *Aonio Paleario* et bien d'autres encore, qui abandonnèrent leur patrie, supportèrent même la prison et la mort, pour demeurer les fidèles témoins de la vérité.

En 1542 sortit des presses de Venise un petit écrit anonyme portant le titre : *Del bonificio di Jesu Christo crocifisso verso ai Christiani.* Six ans après son apparition, c'est ce que nous rapporte un témoin qui a vu son triomphe et ses luttes, les seules presses de Venise en avaient vendu et imprimé 40,000 exemplaires [1]. Il paraît même que des presses étrangères luttèrent avec celles de Venise. On l'imprima dans beaucoup de localités, entre autres à Modène, sous les auspices du cardinal Morone. L'auteur, qui animait les amis de l'Évangile pour lire et répandre ce petit traité dans toute l'Italie, était combattu par le zèle des inquisiteurs qui le recherchaient de tous côtés pour le jeter aux flammes. Trente ans après, lorsqu'on voulut le réimprimer à Londres, il ne se trouvait plus un seul exemplaire original, on eut recours à une traduction française. Plus tard, on reconnut à la suite de toutes les recherches minutieuses qui ont été faites que ce petit écrit était introuvable en Europe. Cette lecture, dit Ranke, popularisa pendant quelque temps dans la Péninsule la doctrine de la justification par la foi, au point que l'inquisition déclara dans un rapport qu'il y avait plus de *trois mille* maîtres

[1] Schelhorn, *Ergœtzlichkeiten*, t. Ier, p. 27.

d'école suspects d'être infectés de cette peste[1]. Virgerio, écrivain italien de cette époque, s'exprime ainsi : « Plusieurs ont cette opinion qu'à peine il a paru dans notre âge, en langue italienne, un petit livre écrit avec tant de douceur, de piété, de simplicité, et si propre à instruire les ignorants et les faibles en particulier sur la doctrine de la justification de la foi[2]. » Les inquisiteurs eux-mêmes, dans le rapport que nous avons cité plus haut, parlent en ces termes : « *Trattura della giustificatione con dolce modo, usa hereticamente.* »

Maintenant on peut se demander à quoi un petit traité de quelques pages, publié sans nom d'auteur, qui a fait son apparition dans la littérature, dans l'Église, sans autre recommandation que son propre mérite, dut-il un succès si extraordinaire? Nous pouvons répondre sans crainte, c'est uniquement à la puissance de l'Évangile de grâce, qu'il expose dans toute sa pureté, sa simplicité, sa suave douceur. Il parle de la justification par la foi, non à la manière de Luther et de Calvin, mais d'après une expérience personnelle qui a trouvé son bonheur en proclamant les parfaits mérites de son Sauveur; son âme est pleine de douceur et de tendresse en parlant de l'union du fidèle avec Christ. Aussi Rome comprit-elle bien l'importance de ce petit écrit quand elle déclara qu'il renferme des erreurs luthériennes[3]. Car selon l'expression de Pallavicini, l'his-

[1] Ranke, *Histoire des papes au seizième et au dix-septième siècle*, t. Ier, p. 142.

[2] Gieseler, *Kirchengeschichte*, t. III, p. 501.

[3] En 1854 parut une réponse portant ce titre : *Compendio d'errori et inganni Luterani contenuti in un Libretto senza nome d'etutore, intitolato, Trattoto utilissimo de beneficio di Christo crucifisso*

torien du concile de Trente, le dogme de la justification par la foi est un moyen de reconnaître le catholique d'avec le protestant, c'est la source de laquelle découlent sous les autres dogmes vrais ou faux.

Cependant l'antique adversaire de l'Évangile ne se laissa pas toucher par la profonde piété, ni par la douceur tout évangélique qui respire d'un bout du livre à l'autre. Des mesures furent si bien prises qu'il devint absolument impossible aux chrétiens d'Italie de pouvoir se le procurer, et qu'ils furent obligés de se servir d'une traduction française pour le réimprimer en italien.

A cette nouvelle réapparition la chasse recommença avec tant de fureur que jusqu'à nos jours on a cru qu'on ne le reconnaîtrait plus autrement que par l'histoire de l'immense influence qu'il a eue sur la Réformation en Italie. Après toutes les recherches qu'entreprirent Schellhorn et Gerdes, au commencement et à la fin de la moitié du dernier siècle, pour trouver un exemplaire quelconque, ces deux auteurs conclurent qu'il n'y avait plus d'espoir de le retrouver. Dans les derniers temps, Léopold Ranke et Macaulay, deux historiens célèbres, ont déclaré que ce traité est aussi irrévocablement perdu que les livres de Tite-Live qui ne nous sont point parvenus [1].

Le monde savant fut donc éveillé de nouveau par ces recherches historiques. Thomas Mac Crie a réuni des matériaux importants dans son *Histoire de la Réforme en Italie au seizième siècle;* des fouilles récentes furent

[1] *The inquisitors detected in it the Lutheran doctrine of justification by faith alone. They proscribed it, audit is now as hopelessly lost as the second decade of Livy.*

Imprimé d'abord dans la *Revue* d'Edimbourg, octobre 1840.

faites dans diverses bibliothèques, M. John Ayre, savant anglais, eut la bonne fortune de découvrir une traduction anglaise faite sur la traduction française qui a paru à Londres en 1638. Cet historien publia l'ouvrage en 1847, avec des recherches sur son origine[1]. Quelques années auparavant, un autre savant anglais, M. B. M. Cowie avait annoncé qu'une édition italienne de 1543, imprimée à Venise, se trouve dans la bibliothèque de Saint-John's College, à Cambridge[2]. Cet exemplaire, peut-être le seul qui se trouve en Europe[3], a été textuellement reproduit en 1855, avec une introduction par M. Curchil Babington, qui l'a accompagné d'une traduction anglaise faite sur la vieille version française. Le savant critique Tischendorf, de Leipzig, a fait paraître une édition très-fidèle de cet ouvrage précédé d'une préface anonyme.

Maintenant se présente une question importante sur laquelle les opinions ont varié jusqu'à nos jours : quel est l'auteur de cet opuscule? Pour nous, nous avouons modestement, et en face de ces grands historiens comme Léopold Rancke, Gieseler, Niedener, que nous ne nous rangeons pas à leur manière de voir, mais qu'au contraire nous partageons l'avis donné par Schel-

[1] Deux traductions italiennes de cette publication anglaise parurent en 1849, l'une à Pise, l'autre à Florence.

[2] Dans le catalogue *of Mss. and scarce books in St. John's college library*, p. 134. Une note manuscrite indique comment cet exemplaire est arrivé à Cambridge, voici le titre : *In grati animi testificationem, ob plurima humanitatis officia, a collegio Divi Johannis Evangelistæ apud Cantabrigienses multifariam collata, librum hunc inter alios lectissimos eidem collegio legavit illustrissimus vir, Dominicus Antonius Terrari, J. U. D. Neapolitanus*, 1744. *Testa I. Creyk.*

[3] On vient d'en découvrir un autre à Stuttgart.

horn déjà en 1787, et après lui Riederer, Gerdes, Ferrari et Tiraboschi, récemment par Mac Crie, dans son *Histoire de la Réforme en Italie*, Ayre et Babington.

A l'époque du mouvement réformateur de l'Italie au seizième siècle, vivait à Sienne, patrie des deux Socin, un homme doué d'une grande intelligence, d'une rare force de caractère et dont la piété était aussi pure et aussi profonde que son érudition était grande. C'était Aonio Paleari ou Paleario. Il naquit vers 1504, à Veroli ou Verulo, autrefois Verulum, ville épiscopale située sur la Cosa, à l'extrémité du Latium romain, connu aujourd'hui sous le nom de *Campagna di Roma*. Cette ancienne ville existe encore sur les hauteurs qui avoisinent la frontière des États napolitains.

Nous n'avons pas de données très-précises sur sa famille. Les uns croient qu'elle était d'une origine obscure, d'autres la font remonter même jusqu'à la maison princière de Salerne. Comme il nous manque des preuves bien authentiques pour décider quelle est la meilleure des deux opinions, nous nous abstiendrons de prononcer un jugement; d'ailleurs ce point est de peu d'importance. Notre tâche est surtout d'étudier le caractère de notre auteur, le rôle qu'il a joué dans la Réformation italienne, ses talents, son courage infatigable et son amour pour l'avancement de la vérité.

Son père s'appelait Mathæo Paleari, ou Plagliara, Pagliarola ou enfin Paglierella[1], et sa mère Clara Janarilla. On sait très-peu de choses sur l'histoire de sa jeunesse. Ses parents paraissent n'avoir pas été dans une position

[1] Plusieurs documents se trouvent sur ce sujet à la bibliothèque de Sienne. Une lettre assure que son père était serrurier, venu de la Marca, et qui s'appelait la Pagliera. Il y a encore à Veroli une famille du nom de Pagliaroli, qui prétend descendre de Paleario.

très-aisée, cependant ils avaient assez de ressources pour lui faire donner une instruction solide et libérale. Fils unique de la famille, il parle encore de trois de ses sœurs Elisa, Francisca et Janilla, qui étaient déjà mortes vers l'an 1530 (lib. I, ép. IX). Il fit élever à Rome le fils d'une de ses sœurs, non pour les études philosophiques et philologiques, mais pour la médecine à cause de son état de faiblesse corporel et intellectuel. Ce soin fut partagé avec son cousin (lib. II, ép. VIII), de plus il parle encore d'une de ses parentes, la fille de la sœur de sa mère, nommée Maria, qui demeurait à Veroli (lib. I, ép. IX).

Paleario passa les premières années de sa vie à Veroli; là son père le confia à un certain Jean Martell, auquel il avait une grande confiance; plus tard Aonio se montra très-reconnaissant de la bienveillance que Martell lui témoigna pendant sa jeunesse (lib. I, ép. X), et à l'âge de seize ans il se rendit à Rome pour compléter son instruction; il y resta six ans pendant lesquels il s'occupa des études philosophiques et philologiques, jusqu'au moment où les troupes impériales saccagèrent la ville en 1537 (lib. I, ép. IV). Il est problable qu'il s'enfuit alors, car nous le retrouvons dans d'autres villes achevant ses études; cependant nous le rencontrons encore plus tard à Rome.

Les écoles de Sienne, de Perugia, de Padoue ont exercé une grande influence sur Paleario. Voici ce qu'il écrivit à son ami Maurus Arcanus : « Qu'y a-t-il de plus honteux pour moi, moi qui suis dans la fleur de l'âge et de mes forces, de m'accroupir ici à Rome dans une oisiveté lascive et sans gloire pour les muses? Les plus grands philosophes, pour augmenter leurs con-

naissances, ont parcouru à pied beaucoup de pays barbares; est-ce que cela doit me peiner de me mettre à cheval pour visiter une partie de l'Italie, afin de sortir de mon ignorance? Si les dieux m'avaient accordé une grande fortune, je n'aurais rien de plus pressé à faire que de parcourir non-seulement l'Italie, la France, l'Allemagne, les pays chrétiens les plus civilisés, mais la Grèce entière, lors même qu'elle appartiendrait aux Turcs (lib. I, ép. IV).

En 1529, il se rendit à Perugia où son protecteur, Ennius Philonardus, le reçut amicalement; il désirait le faire recevoir avec tous les honneurs élève du gymnase de l'endroit, mais il n'y resta pas longtemps à cause de l'esprit inculte et grossier qui régnait dans cette école; il alla à Sienne où il arriva le 27 octobre 1530 (lib. I, ép. IX). Ici ses espérances furent encore trompées, une partie des professeurs avaient péri par la maladie et par la guerre, et parmi les citoyens et la jeunesse règnait un esprit d'insubordination et de révolte.

Ne pouvant prolonger davantage son séjour dans cette ville, il se décida à continuer ses pérégrinations, lorsque deux hommes, remarquables par leurs talents, Bartholomeus Carolus et Bernardinus Bono, l'en dissuadèrent. Ces savants s'étaient retirés des affaires publiques pour ne s'occuper que des travaux scientifiques; l'un possédait une riche bibliothèque qui fut d'un grand secours pour Paleario; l'autre lui fit faire la connaissance de plusieurs habitants distingués de Sienne, qui s'étaient retirés dans leurs châteaux. On peut supposer qu'il vécut agréablement et noblement au milieu de ces personnages qui estimaient beaucoup son carac-

tère et sa science. Une année entière s'écoula dans cette douce intimité, sans être troublée par les troupes impériales que commandait le duc d'Amalfi (Leo, *Geschichte der italienischen Staaten*, t. V, p. 448).

Peut-être Paleario aurait-il prolongé plus longtemps son séjour dans cette agréable retraite, s'il n'avait pas été obligé de poursuivre son plan de voyage. Ajoutons encore aux illustres personnages qu'il avait connus, Antonius Bellantes, d'une antique noblesse, possesseur d'une belle fortune, dont les ancêtres ont joué un rôle important à Sienne. Bellantes ayant été accusé par un certain Otho Melius Cotta, placé à la tête d'un parti qui voulait le renverser, Paleario, quoique étranger dans la ville, prit alors la défense de son ami, et eut le bonheur de faire prononcer son acquittement. Bien que Bellantes eût échappé à ce danger, la haine de ses ennemis ne se ralentissait pas pour cela, elle retomba sur Paleario qui leur avait ravi la proie avec un courage peu ordinaire. La prudence lui conseilla de s'éloigner de cette ville; il se dirigea vers Padoue, accompagné de son ami, comme nous pouvons le supposer d'après la lettre VII, *Opera.*, lib. III.

On peut admettre aussi que Bellantes partagea sa fortune avec Paleario, quoique nous n'ayons pas d'indications très-positives sur cette partie de sa vie, mais nous en jugeons d'après l'ensemble des circonstances et surtout d'après les lettres I, IV et VIII, qui sont adressées à Cincius Phrygepan. Ce dernier était un jeune homme que Paleario aimait beaucoup, avec lequel il avait vécu à Rome et qui était devenu son compagnon de voyage lorsqu'il se rendit à Padoue. « Il convient, lui écrit-il, que tu réfléchisses à ton noble et généreux

sentiment, et que tu te rappelles ce que tu m'as promis. Ta fortune, que les dieux te bénissent, est grande, ta famille petite, ton cœur excellent et dirigé vers les grandes choses. Qu'y a-t-il de plus divin et de plus céleste que de soutenir un homme dans tous ses besoins? Y a-t-il rien de plus noble pour un ancien Romain, que de recevoir un hôte et un ancien ami? Quoi de plus digne que de secourir les partisans de belles études et de les entourer d'un vrai amour? J'ai besoin de ta générosité si je dois m'occuper des études que tu aimes si tendrement. Je dois me procurer une bibliothèque grecque et compléter la latine; les livres latins sont très-coûteux, et les livres grecs sont extraordinairement rares. Bref, crois seulement que tu es dans une position où tu peux me venir en aide par ta fortune et par ton cœur.» Il est à déplorer que nous n'ayons pas de plus exactes informations sur le séjour que Paleario fit à Padoue; d'après ses lettres nous voyons qu'il retourna dans cette ville une seconde fois, comme il ressort de cette expression: *et Lempridium et Bembrum nostros solvere jubas;* — mais qu'il n'y resta pas longtemps, car des lettres le rappelaient à Sienne pour s'occuper des affaires de ses amis, auxquels il avait voué une grande reconnaissance. Cette absence dura quelques années. Cependant il ne perdit pas l'espoir de retourner à Padoue; il quitta Sienne à cause des désordres qui régnaient dans cette ville pendant l'année 1534 (voy. Leo, ouvrage déjà cité, t. V, p. 448).

Si nous suivons la marche des études que Paleario fit à Padoue, nous voyons qu'il s'occupa beaucoup des antiquités grecques et latines, sans négliger la philosophie d'Aristote et son application à la théologie. C'est dans

cette ville qu'il rencontra Lampridius, homme d'un esprit distingué, qui expliquait Aristote en grec et en latin dans une forme agréable. « Les commentaires de Petrus Victorius, dit-il, ont fait connaître les trésors cachés dans Aristote, et ce qui était impossible d'exprimer en latin, il l'a fait dans un langage élégant » (lib. I, ép. XVII). Paleario et ses partisans se distinguèrent tous dans leurs écrits qui étaient marqués au coin d'une latinité pure, tandis que ceux qui marchaient encore dans l'ornière de la vieille scolastique se faisaient remarquer par leur latinité barbare. Toutefois si Paleario attache une certaine valeur au style, comme cela se voit dans ses ouvrages écrits en latin, nous trouvons aussi qu'il éprouvait un certain plaisir d'écrire en italien (*Orat.* IV, lib. IV, ép. VII). « J'approuve beacoup, dit-il, le jugement de Milon, les choses ne sont pas pour les paroles, mais les paroles pour les choses; il n'est pas nécessaire qu'on parle grec, ou latin, ou italien, pourvu que ce qu'on dit soit bien dit » (lib. II, ép. XIV).

C'est à Padoue qu'il entreprit son travail remarquable *de immortalitate animorum* et qu'il acheva pendant son second séjour qu'il fit dans cette ville. Ce travail se compose de trois livres ; le premier traite de la présence de Dieu et des esprits célestes ; le deuxième de l'immortalité de l'âme ; ces deux parties sont conçues dans les idées des philosophes stoïciens et péripatéticiens; le troisième s'occupe de l'état de l'âme après la mort d'après les dogmes chrétiens. Ce poëme, composé à la manière de celui de Lucrèce, a été présenté sous une forme assez heureuse, surtout au point de vue de la versification. Cependant Jacob Sadolet fait remarquer que certains

endroits sont obscurs, mais cela tient plutôt au mauvais choix de quelques expressions (lib. II, ép. III). Jean Gerhard l'appelle dans son ouvrage *De arte grammatica*, chap. II, p. 31, une poésie divine et immortelle; Julius César, dans son *Hypercriticus*, en parle avec beaucoup de louange. Cet ouvrage fut imprimé en Italie sans le consentement de l'auteur (voy. la dédicace de son discours); en février 1536, il envoya un exemplaire à Jacob Sadolet qui le reçut en mai; celui-ci y trouva beaucoup de fautes d'impression; il désira qu'il en parût une autre édition à Leyde par les soins de Gryphius; ce dernier la publia en juin de la même année. Dans la préface, nous voyons que Paleario avait l'intention de se recommander au roi Ferdinand, qui n'agréa pas favorablement sa demande, malgré la précaution qu'il avait prise en lui faisant parvenir une lettre par son ami Vergerio. Nous ne connaissons pas les raisons pour lesquelles sa démarche ne fut pas acceptée.

Son ancien protecteur, le cardinal Ennius Philonardus, connaissant la position difficile dans laquelle se trouvait Paleario après avoir acheté quelques propriétés qui ne lui furent pas avantageuses, et voyant les besoins qui devenaient chaque jour plus impérieux, l'engagea à se marier, malgré l'opinion de son protégé qui croyait l'état du mariage incompatible avec une vie pieuse et chrétienne. Il suivit le conseil que l'apôtre donna aux Corinthiens, VII, 9; et se persuada alors que le mariage n'était pas en contradiction avec une vie chrétienne.

« Lorsque je revins en Étrurie, écrit-il, et après avoir acheté la villa Cæcinia, je suivis sans scrupule le conseil de mes amis qui m'engageaient à contracter une

union ; je raisonnai ainsi en moi-même sur une pareille proposition : Je n'ai personne ici avec qui je vis dans les liens de parenté; je suis dans ma trente-quatrième année, parfois je ne suis pas très-heureux. Pourquoi ne prendrais-je pas pour femme une jeune fille bien élevée et d'une bonne famille, *optimis parentibus* ? Au surplus je me suis éloigné du monde pour me livrer à mes occupations et pour m'enfermer dans Cæcinia qui se trouve sur le territoire de Collinum ; les habitants de cette ville m'ont reçu avec le plus grand honneur, la ville me plaît, ma santé se fortifie, les relations que j'ai avec les gens seront très-agréables et Sienne ne se trouve pas bien éloignée de Florence, cette belle cité florissante. » Cette union eut lieu en février 1538 ou 1539. Il fut très-heureux avec son épouse, Marietta, dont l'origine et le nom de famille nous sont complétement inconnus. Malgré sa nouvelle position, des contrariétés vinrent encore troubler son intérieur. Les succès qu'il obtint parmi la jeunesse lui attirèrent la haine et l'envie de ses anciens ennemis, qui n'avaient pas oublié la défaite honteuse qu'ils subirent dans le procès contre Antoine Bellantes, et ce qui entretint encore cette jalousie, ce furent ses opinions religieuses que l'on commença à soupçonner. Il paraît qu'il s'était occupé avec ardeur des études théologiques, de la Bible, des Pères de l'Église et des écrits des réformateurs allemands qui lui firent découvrir la corruption de l'Église et les vices honteux du clergé. Si Paleario, comme tous ses amis qui admettaient ses nouvelles idées, prit certaines précautions pour ne pas se livrer à de vaines disputes avec les partisans de l'inquisition, il éprouvait cependant le besoin de s'opposer à la corruption générale qui domi-

nait dans l'Église; aussi pouvons-nous admettre qu'il ne chercha pas seulement à former le style de ses élèves quand il leur présentait des sujets théologiques qu'ils devaient traiter, mais il leur montra sans aucun doute l'erreur et la superstition qu'enseignait l'Église romaine (lib. III, ép. XV).

Nous arrivons maintenant à une époque très-critique de l'histoire d'Aonio dans laquelle nous le trouvons défendant sa propre vie contre la rancune et les machinations de ses ennemis. La défense de Bellantes et son exposition hardie des desseins d'hommes pervers n'avait jamais été entièrement oubliés. A Cole il eut une dispute avec un moine ignorant et fanfaron qui était venu dans cet endroit pour prêcher. Cette discussion excita la colère de son adversaire, qui le dénonça du haut de la chaire comme un hérétique.

Le cardinal Sadolet lui représenta le danger qui le menaçait, et lui conseilla, à cause des circonstances, de se contenter de revêtir les idées péripatéticiennes d'un style élégant. Cet avis ne pouvait pas convenir aux vues supérieures de Paleario, ni au zèle qu'il ressentait pour la vérité. La liberté avec laquelle il critiquait les faux savants et les moines, son franc caractère lui attira de nouveau la haine de ces hommes qui saisirent avec empressement cette occasion pour l'accuser d'hérésie; il lui était impossible de réprimer sa pieuse indignation à la vue de l'hypocrisie et de l'injustice. Ils épièrent sa vie privée et lui firent un crime de quelques expressions qui lui étaient échappées dans l'abandon d'une conversation familière. « Otho Melius Cotta assure, dans une de ses lettres, que si on me laisse vivre, il ne restera pas un vestige de religion dans Sienne.

Car, lorsqu'on me demanda un jour, quel est le premier fondement sur lequel on doit appuyer son salut, je répondis que c'est Christ; on me demanda quel est le second, et je répondis encore que c'est Christ; enfin quel est le troisième, et je répondis toujours que c'est Christ. »

En 1539 une conspiration éclata à l'instigation des moines qui brûlaient de faire tomber sur cette tête maudite leur haine et leur colère; heureusement qu'il ne se trouvait pas en ce moment à Rome. Malgré cette situation périlleuse en apparence, Paleario ne perdit pas un seul instant l'espérance, il mit toute sa confiance en Christ qu'il avait toujours fidèlement servi, il reprit tout son courage pour se sauver lui et les siens. «Si seulement, écrit-il à Bellantes (lib. III, ép. VI), les témoins étaient en ma présence, je serais sûr de les vaincre, car ces hommes menteurs ne pourraient pas supporter le feu de mes regards. Crois-moi, ils ne pourront jamais se présenter aux yeux du monde sans chercher à voiler leurs artifices. Ils exciteront à la haine, répandront de faux bruits, de sorte que les femmes, les enfants et les esclaves, s'ils me rencontrent, m'arracheront les yeux avec leurs ongles. »

A Rome, son ami le cardinal Maffei se montra plein de dévouement; il ne l'abandonna pas dans cette pénible circonstance, et il chercha à le fortifier et à le soutenir dans la lutte dans laquelle il était engagé. Nous voyons d'après ses lettres (lib. III, ép. XVII) et dans celles adressées à P. F. Ricius et F. Campanus (lib. III, ép. I et II), qu'il s'est tiré de cette triste situation avec honneur. Son séjour à Sienne devint intolérable à cause de la haine qu'il rencontra partout; il écrivit à Campa-

nus que son désir est de quitter cette ville pour se fixer à Florence, mais que ses dettes le gênent beaucoup et l'empêchent d'exécuter son plan. La conduite des dominicains, qui dirigeaient l'inquisition dans la Péninsule et surtout dans la ville qu'il habitait, lui fit comprendre qu'une opposition ouverte le conduirait à un sacrifice inutile.

C'est ici qu'il faut signaler l'apparition de deux livres qui furent publiées en 1544 ou 1545, l'un portant le titre de : *Acte contre le pape et ses adhérents*, adressé à l'empereur romain, aux rois et aux princes de la chrétienté et aux principaux représentants du concile œcuménique de Trente. Cet écrit ne parut pas devant le concile, parce que l'auteur craignit qu'il ne produisît pas son effet; il le confia à quelques Allemands qui devaient le publier après sa mort qu'il croyait prochaine. L'introduction porte le titre : *Aonio Paleario, serviteur de Jésus-Christ aux dépositaires de son livre, hommes pieux et fidèles, paix et grâce de la part de notre Seigneur Jésus-Christ et Maître.* » L'autre est intitulé : « *Aux conducteurs des églises vivantes de la Suisse et de l'Allemagne.* » Nous ne connaissons pas quels furent les deux hommes qui possédaient ces deux ouvrages, qu'on trouva à Sienne en 1596; dans l'un on voit encore un autographe de l'auteur; on présume que cet écrit resta caché pendant trente ans dans la poussière. On les imprima plus tard à Leipzig en 1606, l'éditeur garda l'anonyme (*Acta erud. Lips. mens. Jan. a.* 1696, et dans le *Biblioth. antiq. Jen.*, 1705, p. 39, 59).

En avril 1559 nous trouvons Paleario avec sa famille à Milan, occupant une position officielle, recevant chez lui comme élèves les enfants des meilleures familles de

la ville. Cette nouvelle situation semblait devoir lui apporter tous les avantages nécessaires pour faire disparaître la gêne dans laquelle il se trouvait; cependant une lettre de 1560 renferme de vives plaintes sur les difficultés qui l'entouraient. « Je suis ici, écrit-il à un ami d'Espagne, occupé à faire des cours en latin et en grec pour une modique somme; je ne puis pas dire que je suis mécontent du résultat de mes peines, car mes élèves me font honneur, ils écrivent en latin et en grec. Je t'envoie ici quelques épreuves — *προγυμνασματα* — qui te réjouiront, et tu comprendras alors que je puisse me plaindre en recevant une si faible somme pour mes travaux journaliers; toutes ces difficultés me font prendre la vie en dégoût. Demande seulement à Rosarius combien de désagréments, de contrariétés je suis obligé de supporter dans les visites continuelles que je fais au payeur, et du temps que je perds à la porte des recettes; cela est pénible pour les amis des belles-lettres et indigne de moi. »

Tels sont les renseignements que nous connaissons sur le séjour que Paleario fit à Milan. Combien de temps resta-t-il encore après l'année 1560, et où alla-t-il? C'est ce que nous ne savons pas. Quant à ses travaux, nous ignorons complétement quels furent ses occupations. Cependant nous possédons encore quelques-uns de ses discours qui ont dû être prononcés dans la grande assemblée où se trouvaient l'empereur Ferdinand, Philippe II et Henri III, touchant la paix de 1559.

Contemporain de Cantarini, Sadolet, Giberto, Caraffa, Paleario joua un grand rôle dans la Réforme en Italie au seizième siècle. Intimement lié avec les hommes

les plus savants de la Péninsule, comme par ses connaissances approfondies sur l'antiquité classique, poëte et orateur à la façon de Virgile et de Cicéron, il embrassa avec élan et amour le mouvement de la renaissance des lettres. Frédéric Gonzaga, duc de Mantoue, ayant entendu parler de son talent, le pria de s'occuper de l'éducation de son fils Francesco. Bembo l'estimait tellement qu'il envoya son fils à Mantoue pour suivre ses leçons. Il était vraiment l'homme qui pouvait soutenir cet enthousiasme qui s'était emparé des esprits les plus distingués de la nation; personne n'en fut aussi capable que lui. Mais c'est surtout l'étude des saintes Écritures dans la langue originale qui l'avait attaché au Sauveur, plutôt que les chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome. Cette étude était pour lui comme un arsenal d'où il tirait les armes puissantes qu'il dirigeait contre les ennemis de la vérité divine. Familiarisé avec les ouvrages des réformateurs allemands, ses leçons de philosophie morale se distinguaient de celles des autres professeurs par la hardiesse de ses pensées qui plaisaient aux étudiants, mais elles ne tardèrent pas à susciter contre lui les soupçons et les accusations d'hérésie.

N'y a-t-il pas dans ces traits une ressemblance frappante entre le professeur de Sienne et celui de Wittemberg? Mais hâtons-nous de prouver que c'est lui que nous reconnaissons comme l'auteur du *Traité sur les bienfaits de la mort de Christ*[1]. En 1542 il prononça

[1] Vergerio dit de cet écrit : « Plusieurs personnes pensent qu'on trouverait difficilement dans ce siècle, au moins dans la langue italienne, un ouvrage aussi doux, aussi pieux, aussi simple, aussi propre à instruire l'ignorant et le faible, spécialement sur la justification. Je dirai plus : Reginald Pole, cardinal d'Angleterre, et ami intime de

une défense éloquente devant les professeurs de Sienne auprès desquels ses adversaires l'avaient accusé d'hérésie. Dans ce discours il professe non-seulement, avec le plus grand courage, les principes de la réformation allemande, mais il y prouve péremptoirement qu'il est l'auteur du traité. Voici le début : « Il y a des hommes assez acerbes, assez durs, assez criminels pour qu'on ne puisse pas, en leur présence, rendre gloire à l'auteur de notre salut, au Christ, Seigneur et Roi de toutes les nations et de tous les peuples. En effet, parce que j'ai écrit cette année en langue toscane sur les immenses bienfaits que la mort de Christ a procurés au genre humain, on en a fait le sujet d'une accusation criminelle. Peut-on rien concevoir de plus honteux? Je disais : Puisque Celui en qui la divinité réside, a versé avec tant d'amour son sang pour notre salut, nous ne devons pas douter de la volonté céleste, mais nous pouvons jouir d'une paix et d'une tranquillité parfaites. J'affirmais, appuyé sur les monuments les plus incontestables de l'antiquité, que ceux qui tournent leur âme vers Jésus crucifié, qui mettent toute leur foi en Lui, qui espèrent en ses promesses et s'attachent avec une pleine espérance à Celui qui seul ne saurait tromper, sont délivrés du mal et reçoivent le pardon de tous leurs péchés. Voilà ce qui a paru si détestable, si impie, et même si exécrable à ces douze bêtes féroces (car je ne puis leur donner le nom d'hommes), qu'ils ont décidé que l'auteur devrait être

Morone, passe pour en être l'auteur ou pour y avoir travaillé ; au moins est-il bien reconnu que lui, Flaminio, Paiceli et leurs amis le soutiennent et l'ont fait circuler» (Amœn., *Eul. est supra*, p 158. Laderchio assure que Flaminio écrivit une apologie pour le Beneficio. (*Annal.*, XXII, fol. 326.)

livré aux flammes. Si je dois souffrir ce supplice pour le témoignage que j'ai rendu (car je regarde mon écrit plutôt comme un témoignage que comme un libelle), alors, sénateurs, rien ne peut m'arriver de plus heureux. Dans un temps comme celui-ci, je pense qu'un vrai chrétien ne doit pas s'attendre à mourir dans son lit. Être accusé, amené en prison, fouetté, pendu, cousu dans un sac, être enfin exposé aux bêtes féroces, tout cela est bien peu de chose. Que l'on m'expose, si l'on veut, au feu le plus ardent, pourvu seulement que ma mort amène le grand jour de la vérité [1]. »

Tout concourt donc ici à mettre hors de doute que l'auteur de notre *Traité sur les bienfaits de Christ*, est le même Aonio Paleario, qui a prononcé le discours. Tout le démontre dans ces paroles : il a écrit un petit

[1] *Sunt enim homines acerbi, duri, criminari, apud quos ne parens quidem et deus salutis nostræ Christus, omnium gentium, omnium populorum rex, omni ex parte laudari potest : cujus ex morte quanta commoda allata sint humano generi, cum hoc ipso anno Thusce scripsissem, objectum fuit in accusatione. Quid hoc indignius dici aut excogitari potest? dicebam ego, ab eo in quo divinitas inesset vita cum sanguine pro salute nostra tam amanter profusa, nihil nos debere de cœlestium voluntate dubitare, omnia nobis tranquilla et quieta posse polliceri : adfirmabam ex monumentis vetustissimis et certissimis finem malorum esse factum, notam omnem deletam iis qui animo in Christum crucifixum conversi ejus fidei se committerent, acquiescerent promissis, spe pleni hærerent in uno qui fallere nescit opinionem. Hæc ita amara, detestabilia, execranda sunt visa XII illis, non dico hominibus sed feris immanissimis, ut scriptorem in ignem deturbandum censerent, quæ pœna si mihi subeunda est pro testimonio dicto, quod testimonium existimari illud volo potius quam libellum, nihil est me beatius, P. C. Neque enim puto Christianum esse hoc tempore in lutulo mori : virgis cædi, reste suspendi, insui in culleum, feris objici, ad ignem torreri nos decet, si his supliciis veritas in lucem est proferenda* (*Opp.*, Palearii, ed. Halbauer, p. 10, 159).

livre (*libellus*), dit-il, il l'a écrit en langue toscane; c'est ce qui est remarquable, car tous ses autres ouvrages ont été écrits en latin. De plus, il dit qu'il veut parler des bienfaits qui résultent de la mort de Christ, ce qui répond parfaitement au titre et au contenu de notre traité; aussi revient-il souvent sur des passages sur lesquels il aime s'arrêter avec prédilection : ce sont les *Bienfaits de Christ* crucifié, c'est le salut parfait, gratuit, le salut par la foi seule qu'il a décrit, et il a appuyé toutes ses preuves sur les monuments de l'antiquité et sur la littérature patristique [1].

Enfin, il est à remarquer que dans l'année où il prononça sa défense (1549), parut le traité incriminé. Cette circonstance coïncide exactement avec le fait que Vergerio, dans ses notes sarcastiques, touchant le premier index des livres prohibés, publié par le légat du pape della Casa, soit au commencement de 1549 ou en 1548, fait au sujet du *Traité sur les bienfaits de Christ,* l'observation suivante : Pourquoi a-t-on permis que durant six ans, 40,000 exemplaires aient été imprimés et vendus à Venise seulement pour empoisonner les âmes? Dans l'ouvrage cité, Vergerio affirme que : « Deux auteurs y ont travaillé, l'un l'a commencé, l'autre l'a achevé et poli; tous deux vivent en Italie et sont en relations familières avec plusieurs des premiers dignitaires de Rome, et pourtant leur livre a été condamné comme hérétique. »

[1] Paleario dit dans son discours : Si l'on veut accuser les théologiens allemands sur la manière dont ils envisagent la foi, il faudrait aussi accuser Origène, Chrysostome, Cyrille, Irénée, Hilarius, Hieronymus. Ayant pris ces pères de l'Église comme modèles, pourquoi lui en fait-on un reproche? comment peut-on dire qu'il sympathise avec les Allemands?

De ces observations il résulte qu'on répandit à dessein sur cet écrit une certaine obscurité, qui était favorisé autant par ses amis que par ses ennemis, mais pour des raisons toutes différentes. Cependant l'assertion que l'auteur jouissait d'une grande estime auprès des princes de l'Église romaine, s'applique parfaitement à Aonio Paleario, qui était dans des relations très-amicales avec les cardinaux, tels que Sadolet, Bembo, Poli, Maffei. D'ailleurs, la manière dont s'exprime Vergerio, qui ferait supposer deux auteurs à notre traité, ne peut causer aucun tort à Paleario, puisque dans son propre discours, il avoue avec hardiesse que c'est lui qui a composé cet écrit. Si un collaborateur — sans aucun doute un personnage éminent de l'Église — a pris part à la rédaction de ce petit traité, se bornant à y ajouter quelques petites additions, ce ne peut être qu'un ami de Paleario, qui le lui aurait montré avant de le publier. Cette supposition me semble assez probable, puisqu'en 1558, le cardinal Moroni fut accusé et emprisonné pour cause de luthéranisme et pour avoir contribué à répandre le livre des *Bienfaits de Christ.*

Examinons encore en peu de mots le motif qui a fait douter Ranke que Paleario soit l'auteur de notre traité, malgré le passage cité plus haut de son discours. Son doute est fondé uniquement sur un *Compendium inquisitorial*, trouvé, du vivant de Paul IV, par Carracciolo, à l'état de manuscrit et dans lesquels on trouve les paroles suivantes : L'auteur du *Traité sur les bienfaits de Christ* était un moine de San Severino à Naples, élève de Valdez; ce livre fut retouché par Flaminio et souvent imprimé, surtout à Modène. Beaucoup furent induits en erreur, parce qu'il traite de la justification

d'une manière attrayante, mais au point de vue hérétique. Ce n'est qu'à Vérone seulement qu'un grand nombre l'avait accueilli avec approbation, on en eut connaissance, alors il fut désapprouvé; bien des années après, le tribunal de l'Index le rangea au nombre de ses livres prohibés [1]. » Enfin, sans nous arrêter à d'autres considérations, nous dirons que nous reconnaissons Paleario comme auteur de cet écrit, et que notre conviction est basée sur l'examen le plus détaillé que nous avons fait du discours avec le livre sur les *Bienfaits de Christ*. Certes, nous croyons ne pas nous tromper, en soutenant ce fait, qu'après avoir détruit tous les exemplaires de cet ouvrage, l'inquisition chercha à tromper la postérité touchant la personne de l'auteur; nous reconnaissons en cela l'acte suprême de ce tribunal despotique et si intéressé, quand il s'agit d'arrêter un ouvrage qui n'entre pas dans ses vues et de mettre l'auteur en secret toutes les fois qu'elle peut l'atteindre. Ce *Saint-Office* n'a pas reculé d'horreur en trempant ses mains dans ce sang innocent. Paleario fut saisi, conduit à Rome et mis au secret le plus rigoureux dans la Torre-Nova. On rappela contre lui son *Traité des bienfaits de la mort de Christ* [2] et ses relations avec Ochino et d'autres chrétiens condamnés ou réfugiés à l'étran-

[1] Léopold Ranke : *Die römischen Päpste*, t. I, p. 138-1834. *Der italienische lautet :* « *Quel libro del beneficio di Christo, fer il suo autore un monaco di San Severino in Napoli, discepolo del Valdez fu revisore di detto libro il Flaminio, fu stampato molte volte, ma particolarmente a Modena de Mandate Moroni, inganni molti, perche hattava della giustificatione con dalu modo ma heretico. Quel libro fu da molti approbato solo in Verona, fu conosciato e reprobata, dapo molti anni fu posto nell' indice.*»

[2] Palearii, *Opera*, p. 102-103.

ger, sa défense devant les sénateurs de Sienne et les soupçons qu'il avait éveillés contre lui pendant son séjour dans cette ville et à Lucques. Son plus grand crime pour lequel il eut à subir le supplice, les documents le prouvent, c'est d'avoir nié le purgatoire, condamné la coutume d'enterrer dans les églises, tourné en dérision la vie monastique et enfin d'avoir attribué la justification à la seule confiance en la miséricorde de Dieu, qui nous remet nos péchés par les mérites de Jésus-Christ [1].

Toutes ces raisons devaient le conduire au supplice. Après avoir langui trois années dans les prisons de l'inquisition, et voyant approcher la fin de son procès, il parla encore à ses juges en ces termes : « Après tous ces témoignages imposants que vos Éminences ont entendu s'élever contre moi, de plus longs débats deviendraient inutiles. Je suis déterminé à suivre le précepte de l'apôtre Pierre quand il dit : Christ lui-même a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces ; lui qui n'a point commis de péché, et dans la bouche duquel il ne s'est trouvé aucune fraude ; qui, lorsqu'on lui disait des injures, n'en rendait point ; et qui, lorsqu'on le maltraitait, ne faisait point de menaces, mais se soumettait à Celui qui juge justement. Prononcez donc votre jugement, rendez une sentence contre Aonio, comblez de joie ses ennemis et remplissez votre devoir. » Le *Saint-Office* le condamna à être pendu et jeté aux flammes. Ce témoin fidèle de la vérité mourut le 3 juillet 1570 à l'âge de soixante et dix ans [2]. Les dominicains qui l'accompa-

[1] Laderchii *Annales*, t. XXII, p. 202.

[2] Mac Crie, *Histoire de la Réforme en Italie.* Les historiens ne sont pas d'accord sur la date de ce martyre, qui doit cependant être

gnèrent à ses derniers instants, dressèrent un acte dans lequel ils consignèrent sa confession et sa rétractation [1], mais ce n'était qu'une indigne ruse qu'ils employèrent pour tromper le peuple. Le jour de son exécution, ce vieillard septuagénaire écrivit encore deux lettres d'adieu, l'une adressée à son épouse, l'autre à ses enfants [2], dans lesquelles nous voyons que ses sentiments religieux sont restés les mêmes jusqu'à son dernier moment; elles fournissent en même temps une preuve négative de la fausseté de sa rétractation. Voici comment il prit congé de sa compagne; on reconnaîtra l'auteur du *Traité des bienfaits de la mort de Christ.*

« Ma chère femme,

« Je ne voudrais pas que ma joie fût pour vous un sujet de chagrin, ni le bien qui m'arrive une source d'infortune. L'heure est venue où il me faut quitter cette vie pour paraître devant mon Seigneur, mon père et mon Dieu. Je pars avec autant de plaisir qui si j'allais

fixée par un extrait du registre conservé à Saint-Jean de Rome; on l'a imprimé dans les *Novelle letterarie dell' anno* 1745, p. 328. Il a été reproduit par Schelhorn (*Dissert. de Mino Celso Senensi*, p. 256).

[1] Article et mémoire extraits d'un livre de San Giovanni di Fiorentini di Roma : « Lundi, 3 juillet 1570, notre congrégation s'étant réunie à Tordinona pendant la nuit du dimanche qui précédait le lundi, 3 juillet 1570, M. Aonio Paleario de Veruli, habitant sur le mont Valdenza, condamné à mort par la sainte inquisition, a été remis entre nos mains. Après s'être confessé et avoir imploré dans des sentiments de contrition la miséricorde de Dieu et de sa glorieuse mère, la Vierge Marie, et de toute la cour céleste, il a témoigné le désir de mourir en bon chrétien et de croire tout ce que croit la sainte Église romaine. Il n'a fait aucun testament, à l'exception de ce qui est contenu dans les deux lettres écrites de sa main, qu'il nous a prié de faire passer à sa femme et à ses enfants au mont Valdenza.

[2] Il laissa deux fils et deux filles.

aux noces du fils du grand roi. Cette joie, j'ai toujours prié mon Seigneur de me l'accorder dans sa bonté et dans sa miséricorde infinie. C'est pourquoi, ma chère femme, il faut que la volonté de Dieu et ma résignation soutiennent votre courage ; vous vous devez tout entière à la famille désolée qui me survit ; instruisez-la, maintenez-la dans la crainte de Dieu, et servez-lui de père et de mère. Je ne suis plus aujourd'hui qu'un inutile vieillard âgé de soixante et dix ans. Nos enfants doivent se suffire à eux-mêmes par leur vertu et par leur industrie. Que Dieu le père, que notre Seigneur Jésus-Christ et le Saint-Esprit soient avec vous.

« Rome, 3 juillet 1570.

« Ton mari, Aonio Paleario. »

« Lampidio et Fedro, mes chers enfants,

« L'obligeance de Messeigneurs ne se dément point, même dans l'extrémité où je me trouve; ils me permettent de vous écrire. Il plaît à Dieu de m'appeler à lui par ces voies qui vous semblent peut-être rudes et douloureuses ; mais si vous réfléchissez bien, que j'accepte tout cela avec résignation et même avec plaisir, vous vous soumettrez à la volonté de Dieu, comme vous avez fait jusqu'ici. Je vous transmets pour patrimoine la vertu et l'industrie avec le peu de biens dont vous êtes déjà en possession. Je ne vous laisse aucune dette; mais il y a toujours des gens qui réclament alors même qu'ils devraient donner.

Vous êtes émancipés depuis plus de dix-huit ans; mes dettes ne vous obligent donc point. Lorsque l'on vous sommera de les acquitter, adressez-vous à Son

Excellence le Dieu qui ne vous laissera pas en proie à l'injustice. J'ai demandé à Luca Pridio la note de ce qui m'est dû et de ce que je dois. Prenez le douaire de votre mère, et élevez votre jeune sœur, selon les moyens que Dieu vous accordera. Asposia et Aonilla, mes chères filles en Dieu, mon heure approche. Que l'esprit de Dieu vous console et vous protége par sa grâce.

« Rome, 3 juillet 1570.

« Votre père, Aonio Poleario. »

A sa chère épouse Marietta Poleario; et à mes fils bien-aimés Lampridio et Fedro Poleario, a Colle di Valdenza, in Bergo vicino a S. Caterina.

Analyse du traité des bienfaits de la mort de Christ.

L'auteur a consigné dans ce petit ouvrage, divisé en six parties ou chapitres, toute la doctrine chrétienne telle qu'elle était enseignée par les Pères de l'Église. Notre intention n'est pas de critiquer le contenu de cet écrit, ni d'examiner si tout est conforme à l'Évangile; nous désirons seulement donner une analyse succincte du traité qui eut un si grand retentissement à sa première apparition. Voici la marche qu'a suivie l'auteur:

L'homme fut créé à l'image de Dieu, juste, parfait, sans péché et sans souffrance. Mais tenté par la convoitise de la science, il viole le commandement du Créateur, et par là se rend ennemi de Dieu; la souffrance, la douleur deviennent alors son partage et désormais, abandonné à lui-même, il sera capable de commettre

les transgressions les plus graves. Mais Dieu dans son amour infini lui donne sa loi écrite destinée à lui faire connaître son péché qui exerça son despotique empire sur tout le genre humain ; cette loi doit lui faire sentir le besoin d'un sauveur qui lui apporte son salut.

Ce Sauveur est donné gratuitement par Dieu, et dès lors l'homme ne peut se plaindre de rester pécheur, puisque les mérites de Christ lui sont gratuitement offerts. La justice de Christ étant plus puissante que le péché d'Adam, elle peut justifier tous les hommes, comme le péché d'Adam les a tous soumis à la condamnation. La gravité du péché ne doit pas inspirer de défiance au pécheur, car là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. Naturellement, l'homme pécheur sachant que Christ a souffert pour le péché, se rend coupable d'une noire ingratitude s'il cherche à se justifier par ses propres mérites.

L'âme pécheresse qui se confie aux mérites et à la justice de Christ, s'unit tellement à lui, qu'elle devient pour ainsi dire son épouse et entre en possession de ses richesses infinies, et dans cette intime union, le Sauveur la rend participante à toutes ses œuvres, comme à sa pureté, à sa sainteté. Cette union mystique de l'âme avec Christ se fait par la vraie foi, et cette foi consiste à croire à l'Évangile que Dieu a fait connaître au monde pour proclamer que le Tout-Puissant, en frappant Christ, a épuisé sur lui toutes les rigueurs de sa justice. Basile, Augustin, Ambroise, Origène, Bernard, Milerius enseignent cette justification sans aucun mérite humain.

Une fois justifié, le fidèle fait des œuvres encore imparfaites; mais cependant il est agréable à Dieu, il

cherche en toutes choses à se rapprocher de plus en plus de Christ qu'il a pris pour modèle, de même que Jésus eut une vie de tribulations et de douleurs, de même aussi le chrétien régénéré doit porter sa croix avec résignation, sachant que la souffrance mortifie la chair avec ses passions. — Pour se préserver du doute, le chrétien doit souvent prier, se rappeler l'immense bienfait qui lui fut départi dans l'acte du baptême et de la sainte Cène ; il doit demeurer ferme dans l'assurance de son élection, que lui donne l'Évangile, il doit se dire que les adversités ne sont pas un signe de réprobation, qu'il est assuré de la grâce et de l'amour de Dieu; l'Écriture effraie le monde et inspire au vrai chrétien un amour filial.

Vu, le président de la soutenance,
BRUCH.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 14 juillet 1861.
Le Recteur, DELCASSO

THÈSES.

I.

L'homme ne peut pas imposer à l'homme une confession de foi; les circonstances peuvent l'imposer.

II.

Pour qu'une confession soit utile et nécessaire à une communauté religieuse, il faut qu'elle suive le mouvement religieux de l'époque; autrement elle peut devenir une entrave pour le prédicateur et le docteur, et susciter des divisions parmi les fidèles.

III.

La consécration ne confère à celui qui la reçoit aucun caractère sacerdotal et indélébile.

IV.

Le christianisme primitif avait des ministres, mais non un sacerdoce.

V.

Il n'y a pas de plus grand ennemi du christianisme que l'esprit clérical.

VI.

La faiblesse de la prédication actuelle consiste dans son manque d'individualité. Il faut non pas *prêcher*, mais *parler*, et parler à la conscience.

VII.

Toute prédication qui n'atteint pas la conscience manque son but.

VIII.

La prédication improvisée est dépourvue le plus souvent d'unité, d'ordre, de clarté.